

# **Conférences de professionnels du livre**

## **Compte-rendu**

**UE 903**

Semestre 9

## **Compte-rendu de la journée d'étude du 15 novembre 2018 avec Mark SaFranko**

Dans l'après-midi du 15 novembre 2018, sur le campus Lettres et Sciences Humaines de Nancy, professionnels du livre et enseignants-chercheurs, étudiants et traducteurs, tous se sont réunis autour de Mark SaFranko, l'auteur américain de passage en France dans le cadre du projet ARIEL (Auteur en Résidence Internationale En Lorraine), pour une série d'échanges à la fois constructifs et instructifs, avec pour fil rouge « le texte dans tous ses états : genèse, publication, traductions ». Les diverses interventions, qui alternaient allègrement entre l'anglais et le français, ont été l'occasion d'une entrée progressive dans le vif du sujet : le travail de traduction collective par un groupe d'étudiants encadrés par des professeurs de l'Université de Lorraine du roman de SaFranko intitulé *The Suicide* (publié en 2014 au Royaume-Uni).

André Kaenel, professeur de civilisation américaine à Nancy, s'est chargé d'ouvrir les hostilités, soulignant l'aspect enrichissant de l'éventail de perspectives offert par les forces en présence, avant de céder la parole à Mark SaFranko, afin qu'il évoque son travail d'écrivain, et notamment la genèse de *The Suicide*. S'appuyant sur des photographies de ses carnets et sur les premiers jets de quelques-unes de ses nouvelles, ce-dernier a longuement insisté sur l'importance du travail de mise en forme au brouillon, processus qui nécessite souvent pour lui une dizaine de carnets, à mesure que l'intrigue et les personnages se développent. Il arrive parfois à l'écrivain insatiable, tiré du lit par un rêve, de résister au sommeil et se mettre à l'ouvrage en pleine nuit avant que ne s'efface le songe qui, *in fine*, aura généré la base de tout un chapitre. En fin observateur des vicissitudes de l'être humain, SaFranko puise son inspiration aussi bien dans le passé que dans le présent, et il n'hésite pas à incorporer dans ses écrits des éléments qui touchent, de près ou de loin, son propre environnement. C'est ainsi qu'Ellen Smith, l'ex-policier transgenre de *The Suicide*, est née sous sa plume en grande partie grâce à un article de journal qu'il a lu alors même que les contours du récit n'étaient pas encore figés. Au centre névralgique de l'intrigue, les circonstances de la mort de la jeune Gail Kenmore sont directement inspirées de faits s'étant déroulés près du domicile new-yorkais où SaFranko lui-même demeurait (à un détail près ; de la réalité à la fiction, on passe d'une chute du dixième à

une chute du onzième étage de l'immeuble). Evoquant les étapes ultérieures de l'écriture, l'auteur américain a confié qu'en matière de corrections et de révisions, il adopte « le regard froid de l'assassin » et n'hésite pas à élaguer, ciseler (sans pour autant aller jusqu'à amputer) son texte pour se débarrasser du superflu.

L'auteur a d'ailleurs pu revenir sur ces points dans un second temps, en fin d'après-midi, au cours d'une interview menée par Estelle Jardon, étudiante en deuxième année du Parcours Mondes Anglophones, dont le mémoire de recherche porte sur le roman policier métaphysique (la retranscription de l'interview est d'ailleurs disponible sur le blog du projet ARIEL à l'adresse suivante : <http://residence-ariel.fr/index.php/2018/11/28/mark-safranko-on-crime-fiction-an-interview-by-estelle-jardon/>).

L'écriture est loin d'être un long fleuve tranquille, et Mark SaFranko a su communiquer à son auditoire l'aspect chaotique inhérent à la création de toute œuvre. L'auteur de romans policiers, tel un inspecteur, assemble patiemment les pièces du puzzle, puis il s'amuse à les mélanger une dernière fois avant de les confier à son lecteur, qui, à son tour, est invité à reconstruire la structure éclatée en mille morceaux.

Puisque la journée était placée sous le signe des ponts entre les différents métiers du livre, ce fut au tour d'Olivier Huguenot, libraire à Saint-Dié-des-Vosges, d'apporter sa pierre à l'édifice. Dans son intervention, qui portait principalement sur la diffusion des livres en version originale sur tout le territoire français, il a notamment souligné l'importance des bibliothécaires dans le réseau du livre et la nécessité d'une sélection minutieuse des ouvrages mis en vente. D'un point de vue purement économique, il est inutile d'inonder le marché de livres que personne ne lira. Et puisque les chiffres sont en faveur d'œuvres comme celles de Mark SaFranko (en France, pour l'année 2018, la majorité des ventes se répartissent entre les œuvres de fiction, les livres jeunesse et les polars), diffuseurs et importateurs doivent veiller à prendre les préférences des lecteurs en compte. Olivier Huguenot n'a pas manqué de rappeler que les ventes par Internet sont un véritable rouleau compresseur, et que la révolution numérique a bouleversé le mode de consommation de nombreux lecteurs, bien que les livres au format papier aient, selon lui, encore de beaux jours devant eux.

Qu'en est-il du marché des livres en langue étrangère ? Souvent réputés « mauvais » en anglais (à tort ou à raison, chacun aura un avis divergent), les Français, selon Olivier Huguenot, seraient « décomplexés » dans leur rapport à la langue de Shakespeare. Chiffres à l'appui, dans la catégorie des ventes en ligne d'ouvrages en langue étrangère, l'anglais, fort de son statut de *lingua franca*, règne sans partage sur le marché et écrase la concurrence (91%), laissant

l'espagnol sur la deuxième marche du podium (8%) et l'allemand en queue de peloton (avec un chiffre très inquiétant : 0,5%). En ce qui concerne l'attrait des lecteurs pour les œuvres en version originale, le déodatien s'est félicité du goût prononcé des lecteurs français pour les livres provenant d'autres cultures, précisant qu'il s'agissait là d'une opportunité unique de voyager dès le plus jeune âge et pour reprendre ses termes, de « sortir de son village ».

Les éléments soulevés par Olivier Huguenot ne manquaient jamais de pertinence. Un petit bémol, cependant : il n'a pas eu l'occasion d'aborder la diffusion et la réception des œuvres de Mark SaFranko, preuve s'il en est qu'au vu de l'hégémonie de Stephen King, Harlan Coben et d'autres noms célèbres que l'on retrouve facilement sur les étagères des librairies des gares ferroviaires et des aéroports, il est difficile pour un auteur étranger de se faire un nom sur la scène du livre en France.

Deux autres voix sont ensuite venues se mêler à la discussion, celle d'une traductrice, Annie Brun, qui a notamment traduit des textes de Mark SaFranko aux éditions La Dragonne, et de son fils, Olivier Brun, l'éditeur français de l'auteur invité. Soulevant des points précis de traduction qui lui ont posé problème, Annie Brun a exposé avec beaucoup de clarté sa volonté de « traduire sans nuire », véritable défi auquel tout traducteur de métier est constamment confronté, ainsi que sa conception de la traduction comme passerelle entre deux langues, qui s'appuie sur quatre piliers essentiels (la compréhension des éléments culturels, le respect du sens, des choix de l'auteur et la prise en compte du lecteur français). Malgré sa maîtrise dans le domaine, elle a fort justement concédé ne pas forcément avoir toujours réponse à tout, d'où la nécessité, lorsque le besoin s'en fait sentir, de demander directement à l'auteur de préciser une tournure de phrase, une expression, une référence idiomatique ou une intention qu'il serait malvenu de trahir en la restituant par un contresens.

Olivier Brun, quant à lui, a soulevé la question de la responsabilité de l'éditeur envers l'auteur qu'il fait découvrir. Bien qu'il lise régulièrement en langue anglaise et soit passionné de romans policiers, il a avoué ne pas savoir s'il possédait un degré de maîtrise suffisant de la langue pour pouvoir entreprendre en toute légitimité la traduction d'un roman ou d'une nouvelle de Mark SaFranko. C'est d'ailleurs en partie pour cette raison, mais aussi à cause de son constat que la traduction est une activité extrêmement chronophage, qu'il s'est naturellement tourné vers sa mère pour l'aider à faire connaître sur le sol français l'œuvre de l'auteur américain. Après avoir détaillé les bienfaits du livre comme objet permettant une immersion dans une temporalité plus lente, à l'abri du vacarme du présent, il a abordé son rôle dans la composition d'*Incident sur la 10<sup>e</sup> Avenue*, le recueil de nouvelles de SaFranko qu'il a édité en 2016, notant

avec justesse que l'architecture et l'agencement du recueil sont capitales (il est par exemple bienvenu d'alterner entre nouvelles courtes et nouvelles longues, afin de ne pas perdre le lecteur).

Par le biais de leur intervention en tandem, Annie et Olivier Brun ont également démontré que le travail en équipe est un ingrédient essentiel dans la pratique des métiers du livre.

Barbara Schmidt, traductrice et Maître de conférence à l'Université de Lorraine, a ensuite expliqué en détail les tenants et aboutissants du projet ARIEL, dont elle tient les rênes. Partant du principe que le traducteur est un intermédiaire invisible mais indispensable, elle a défendu sa vision de la traduction collaborative en la distinguant de l'idée fausse que beaucoup d'anglicistes s'en font. Non, la traduction n'est pas une activité solitaire prisée par les plus introvertis. Bien au contraire, un texte passe d'une langue à une autre sur la base du compromis, et c'est pourquoi le dialogue est essentiel. Dans le cadre du projet ARIEL, Barbara Schmidt se propose donc d'écouter différentes voix (chaque étudiant se voit attribué une dizaine de pages de *The Suicide*), et son idée consiste à harmoniser ces voix pour se rapprocher au maximum de celle de Mark SaFranko. Il ne s'agit donc pas d'une co-traduction, mais d'une traduction en groupe, où chacun a littéralement son mot à dire.

En guise de conclusion, Barbara Schmidt a lu les toutes premières pages traduites (extraites du premier chapitre), et le moins que l'on puisse dire, c'est que le résultat est prometteur. Mais d'un traducteur à un autre, les approches peuvent être radicalement opposées, et à la suite de son intervention, c'est un tout autre son de cloche qui a retenti.

Invité à se joindre à la discussion, Stéphane Normand, un des premiers traducteurs français de Mark SaFranko, a exposé sa vision du traducteur comme oiseau de passage, le rapprochant, pour se faire, du héron. Faisant montre de beaucoup d'érudition, il a notamment mis en avant la nécessité chez le traducteur d'accepter tout d'abord de se laisser investir par la pensée d'un autre (à savoir l'auteur), mais également de se retrouver à la confluence de nombreux courants, et ce, tout en maintenant la cohésion du texte. Mais contrairement à Barbara Schmidt, Stéphane Normand est convaincu que le processus de traduction reste profondément individuel, et qu'au bout du compte, une traduction donnée correspond à un traducteur. Cependant, il lui semble matériellement et financièrement possible de proposer, de manière synchronique, plusieurs traductions d'un seul et même texte inédit. Le projet ARIEL pourrait donc tout à fait aller dans ce sens.

En dépit des promesses de ce projet, Stéphane Normand a indirectement soulevé un point assez délicat : dans quelle proportion la contribution des étudiants va-t-elle être prise en compte ? N'est-il pas évident que, dans les dernières relectures et révisions en vue de publier l'ouvrage, les professeurs en charge d'encadrer les étudiants apporteront des modifications plus que significatives ? Comment réagiront les étudiants qui, après avoir donné de leur temps et fourni un effort conséquent (et par ailleurs non rémunéré) ne reconnaîtront que très partiellement leur propre apport à la version finale ?

Toutes ces questions n'ont bien entendu pas été formulées verbalement, mais comme l'a rappelé Olivier Brun, à raison de 20€ par feuillet, un livre de 300 pages environ (comme *The Suicide*, par exemple), peut théoriquement générer 6000€ à son traducteur (bien que ce ne soit pas le cas pour le projet ARIEL). Si les étudiants concernés par ce projet, pour certains déjà titulaires d'une licence ou même d'une maîtrise, ont saisi l'information, il est tout à fait concevable qu'ils se sentent floués (il suffit d'un rapide calcul et on peut estimer à 200€ la part que mériterait un étudiant qui se voit attribué dix pages, dans l'hypothèse où sa traduction tient la route). Mais bien entendu, un autre problème se pose d'emblée : les contributions seront nécessairement inégales...

Réunir tous les acteurs intervenant dans la prolifération du texte et par extension du livre comme objet culturel a bien entendu suscité un intérêt indiscutable, mais j'ai été très surpris par l'absence de précisions sur l'aspect financier du projet ARIEL. Le paradoxe, selon moi, est le suivant : dans le cas de la littérature policière, non seulement les livres se vendent bien mais ils se lisent également relativement vite. De mon point de vue d'étudiant boursier, je n'ai pu m'empêcher de noter que le passage sous silence de l'autre dimension du livre (à savoir, l'objet de consommation) n'était peut-être pas dû au hasard. Les étudiants participant au projet vont progresser en traduction, j'en conviens. Mais tout travail mérite salaire, et bien que le bénévolat soit louable, je doute fort qu'à la longue, celui-ci soit une source de motivation suffisante pour encourager des jeunes anglicistes à se diriger dans la voie de la traduction.